

contemporaines des pays voisins. Mais il est important à retenir, dès maintenant, les nombreux phénomènes d'interpénétration et de continuité qui leur donnent un air de famille, comme un trait d'unité en temps et en espace. Cette constatation nous oblige à penser à une unité ethnographique sur le territoire de la Transylvanie et, en général, des régions carpato-danubiennes, à travers l'âge du bronze, jusqu'en plein âge du fer, quand les sources littéraires, à commencer par Hérodote, nous renseignent que les habitants de ces régions étaient, de même que dans les Balkans, les Thraces. Appuyé sur cette continuité spirituelle, V. Pârvan avait déjà fait remonter l'ancienneté des Thraces carpato-danubiens, connus plus tard par les noms de Gètes ou de Daces, jusqu'au milieu du second millénaire av. J.-C. M. Popescu fait un pas plus loin, en étendant cette ancienneté, non sans fondements, jusqu'au début de l'âge du bronze, c'est-à-dire jusqu'aux premières migrations des Indoeuropéens, par lesquelles il faut expliquer la catastrophe des civilisations néolithiques dans l'Europe centrale et sud-orientale. C'est aussi notre façon de voir (cf. *Dacia*, VII—VIII 1937—1940, p. 65). Toujours est-il que l'âge du bronze de la Transylvanie ne présente aucune solution de continuité et aucune transformation attribuable à un changement ethnographique.

En général, M. Popescu nous a présenté une étude d'orientation sobre, bien ordonnée et utile. Vue l'insuffisance des découvertes et des recherches de base, sa tâche n'était pas facile, mais il s'en est bien acquitté. Naturellement, son ouvrage comporte aussi des objections, bien que la plupart soient de moindre importance. D'abord, l'exposé pêche par l'excès de sa principale qualité, qui est la concision. Nombre de problèmes des plus importants, soulevés par les faits archéologiques, comme les analogies des formes de l'âge du bronze transylvain avec celles des autres régions de l'Europe, sont à peine effleurés. Par excès de prudence, l'auteur évite de s'engager à fond dans l'examen des questions épineuses, se contentant souvent d'envoyer le lecteur aux opinions déjà exprimées par I. Nestor, V. G. Childe, H. Schmidt, etc. sans prendre une attitude personnelle. Il cherche à limiter son effort le plus possible à la systématisation des faits, remarquable d'ailleurs par sa clarté, ainsi que par son laconisme.

Parmi les dessins et les photographies de ce livre bien illustré, on désirerait voir quelques exemplaires de la céramique à décor si intéressant des types de Vatina et de Bjelo Brdo - Kličevac, trouvés dans le Banat, de même que la plaque en terre cuite de Wietenberg (Sighișoara) ornée de spirales (V. Pârvan, *Getica*, pp. 322, 384, pl. XX, 1; *Dacia: an outline*, etc., Cambridge 1928, pp. 18 et 22, pl. 4, l'attribuait, à tort, à l'époque hallstattienne). L'ouvrage est pourvu d'une liste des illustrations, avec l'indication de leur provenance. Mais nous regrettons l'absence d'un index général, très nécessaire à la fin d'un livre d'information comme celui-ci. Il y a aussi une carte de la Transylvanie, mais tout à fait insuffisante, car elle ne contient que la division administrative par départements, sans aucun nom de localité. Le lecteur n'a donc pas le moyen d'une rapide orientation topographique au sujet des stations mentionnées dans le texte.

R. Vulpe

KAN, A. H. Dr., *Juppiter Dolichenus. Sammlung der Inschriften und Bildwerke mit einer Einleitung*, Leiden 1943, 155 pp + 16 pl. et une carte.

Au cours des dernières dizaines d'années, les travaux du savant belge

Franz Cumont ont donné un nouvel aspect aux études historiques sur les religions orientales et helléniques qui ont envahi le panthéon de l'empire romain. La méthode d'investigation exige, en premier lieu, de réunir toutes les données littéraires antiques, tous les monuments épigraphiques ou sculpturaux. Sur leur base, on passe ensuite à une analyse chronologique, à une classification typologique, à l'étude des éléments de culte ou de rite, de l'organisation sacerdotale, etc. Dans ce système de recherches, l'illustration à l'aide de nombreuses planches et dessins joue un rôle de premier ordre.

C'est d'après ces mêmes critères qu'est conçu également le récent ouvrage de M. Kan, recteur du gymnase d'Utrecht (Hollande). Etant données les difficultés de la guerre, il se présente, du point de vue technique, dans des conditions satisfaisantes. Pour la connaissance du culte de Jupiter de Dolichè, nous avons là une étude qui nous manquait et qui est présentée avec une évidente compétence scientifique. L'ouvrage cherche à en remplacer un autre, plus ancien, dû toujours à M. K. (*De Jovis Dolicheni cultu*, Groningae, 1901). De nombreuses découvertes archéologiques ont été faites dans cet intervalle de quarante ans et l'auteur en tient compte.

Le contenu de l'ouvrage est formé de deux parties. Une introduction, précédée d'une préface (pp. 1—42), présente succinctement les conclusions de M. K. ayant trait aux origines préromaines du culte de Jupiter Dolichenus, à sa propagation dans l'empire romain, aux analyses iconographiques, temples, rituel, croyances, communauté des croyants et rôle du clergé. La seconde partie de l'ouvrage (pp. 42—155) est formée par un utile *corpus* des monuments voués à cette divinité en 12 provinces romaines. Ainsi que le reconnaît l'auteur lui-même, la guerre et l'âge l'ont empêché de nous offrir un recueil complet du matériel documentaire et monumental. Si ces difficultés avaient pu être écartées, nous aurions eu un ouvrage analytique sur la religion du Dieu syrien, qui aurait parfaitement complété l'étude (plutôt de typologie religieuse), due à M. Halil Demircioğlu (*Der Gott auf dem Stier. Geschichte eines religiösen Bildtypus*, dans *Neue Deutsche Forschungen*, Abt. *Alle Geschichte*, Band 6, Berlin 1930).

La *préhistoire* de notre culte a ses racines profondes en Asie Mineure, que l'auteur, se fondant sur les recherches de M. Cumont, essaie de découvrir (pp. 1—13). Le culte est originaire de la petite ville de Dolichè, dans le Nord de la Syrie, d'où il a été transplanté dans le monde romain par les Syriens. Il convient de noter le fait (non observé par M. K.) que, bien que les Romains soient devenus les maîtres de la Syrie au premier siècle av. J.-C., la pénétration de Jupiter de Dolichè en Europe n'a eu lieu que deux siècles et demi plus tard.

Le prototype des monuments sculpturaux voués à Jupiter Dolichenus, se résume à la représentation du Dieu debout sur le dos du taureau, armé d'une double hache (à droite), un faisceau de foudres (à gauche), vêtu d'un costume mixte : oriental et militaire romain. Avec le temps, cette présentation primitive s'est compliquée par l'adjonction d'autres divinités, attributs religieux et éléments de culte. La formation plastique de ce groupe mène l'auteur jusqu'au premier millénaire av. J.-C., dans le monde de la civilisation hittito-churrite. La divinité apparaît à cette époque comme maîtresse de la foudre, de la guerre et des orages. Elle syncretise successivement les dieux asiatiques : Teshub, Hadad,

Washava et Baal. Les adorateurs romains lui ont donné aussi l'aspect solaire que, je ne sais pour quelle raison, M. K. oublie de mentionner, (p. 6). L'auteur ne rappelle non plus les influences artistiques ou religieuses du culte mythriaque (Divinités solaires, Dioscures, Victoire, Mars, etc.).

Sur certaines plaques sculptées (pl. XI, 17, XII, 18—19, etc.) romaines, Jupiter de Dolichè apparaît accompagné d'une *paredros* qui s'identifie avec *Juno Regina*. Comme son compagnon, la déesse est debout sur le dos d'un chevreuil, d'une chèvre, etc. et porte divers attributs dans les mains. Les deux divinités sont représentées face à face, disposées en schéma héraldique. M. K. reconnaît que, pour expliquer ce doublement divin, nous ne pouvons avoir en Syrie aucune norme monumentale et il est tenté de trouver son origine sur un relief gravé dans les rochers de Yazilikaya (centre de l'Anatolie), datable du XV^e-ème siècle av. J.-C. (pp. 7—8). En dépit de toutes les analogies invoquées, le lien nous semble forcé, d'autant plus que presque deux millénaires séparent les deux groupes de monuments. L'origine de ce doublement doit être cherchée dans le monde romain. Il y a lieu de l'attribuer aux maçons et aux adorateurs soldats. Ce doublement fut le résultat de l'influence des Dioscures, des Chevaliers danubiens et d'autres cultes équestres. Pour maintenir la symétrie du tableau (typique en est la pl. XII, 18), les sculpteurs ont placé aussi la compagne du Dieu de Dolichè sur le dos d'un animal qui leur était sacré.

A la différence d'autres religions orientales, le culte de Jupiter Dolichenus, dénué de mystère, de pratiques secrètes et de spéculations ésotérologiques, se présente dans le monde romain sans côté orgiastique. La tenue sobre de cette religion est remarquée aussi par M. K. Sa sobriété est due au monde militaire qui l'adorait, où il a recruté de nombreux prosélytes. Mais l'austérité, l'ordre et la morale l'ont rendu peu populaire au-delà des castres, ce qui eut pour conséquence sa faible propagation dans le monde civil et sa rapide disparition, par comparaison à d'autres religions orientales.

L'explication de la formule épigraphique *ubi ferrum nascitur*, rencontrée en trois inscriptions (nos. 135, 204 et 274) et liée par M. K. à une réminiscence se rapportant à des pratiques religieuses concernant les extractions minières antiques en Syrie, est la plus acceptable de celles qui ont été proposées jusqu'à présent à ce sujet (pp. 11—13).

La propagation du culte de Jupiter de Dolichè fut l'oeuvre des soldats syriens, recrutés dans l'armée romaine (pp. 13—22). Les vestiges archéologiques sont nombreux sur les frontières où ils ont été en garnison. Dans le monde civil, la transposition du culte est moins importante et elle est due aux fameux *Suri negotiatores*. Les provinces qui étaient *inermes* (Espagne, Gaule, Grèce, Belgique, etc.) ne nous ont pas donné de monuments du Dieu syrien. La carte de M. K. nous montre que les plus nombreux sont sortis de la vallée du Danube et du Rhin. De Thrace on connaît une seule découverte et des deux Mésies on n'en connaît également qu'un nombre restreint. Pour ceux découverts en Dacie, on observe que la plupart sont groupés dans la région des Montagnes Occidentales (Munții Apuseni) et en Transylvanie du Nord. A côté des soldats syriens, il faudrait chercher dans cette région aussi les adorateurs recrutés parmi les colons asiatiques. Pour les provinces danubiennes, la propagation de Jupiter Dolichenus aurait pu être suivie facilement en liaison avec la dislocation des troupes auxiliaires, recrutées en Orient ; pour ce faire nous avons à la portée l'excellent

ouvrage de M. W. Wagner, *Die Dislokation röm. Auxiliarform.*, Berlin 1938 (dont M. K. ne s'est pas servi). La carte nous montre également la même aire de propagation pour les trois cultes orientaux, adorés par les soldats romains : Mithra, Jupiter de Dolichè et les Chevaliers danubiens. Une explication de ce phénomène était nécessaire, d'autant plus que le Dieu syrien et autres cultes militaires sont *ἀνώγει*.

Les premiers monuments dolichéniques d'Europe ont été découverts à *Carnuntum* et datent de la fin du règne de Hadrien. Pour la Dacie, l'auteur fait observer que ce culte n'est accessible qu'au III-ème siècle après J.-C., (un temple à *Apulum*). Les Syriens établis à Rome ont élevé un *Doloeum* sur l'Aventin et un autre sur l'Esquilin. L'apogée du culte de Jupiter Dolichenus, comme d'autres religions orientales, se situe à l'époque des Sévères. Ensuite, ce fut le regrès visible et la disparition (seconde moitié du III-ème siècle). Sa mort est due aux massifs recrutements locaux dans l'armée et au manque d'attraction d'une religion qui n'offrait rien de séduisant comme faste et promesses eschatologiques. Sa disparition à cette époque lui a épargné les attaques des écrivains chrétiens, ce qui le rend inconnu dans la littérature antique.

En analysant les éléments artistiques et religieux du matériel monumental, M. K. ne s'arrête qu'aux plus caractéristiques (pp. 23—34). Caractéristique pour la forme de ces *ex-voto* reste la plaque triangulaire, à l'origine un fétiche du monde syrien se rapportant au culte des montagnes. La large bande jetée sur le dos du taureau ne représente pas un attelage de la bête, mais probablement l'idée de sacrifice (p. 23). Les diverses sculptures représentant des *suovetaurilia* nous offrent des exemples similaires. D'ailleurs, le sacrifice du taureau jouait un rôle important dans le culte du Dieu syrien, fait démontré par les monuments (pl. XIII, 19) ainsi que par la découverte de restes de vases et cornes calcinées dans le voisinage des sanctuaires. L'identification des Chevaliers danubiens avec les Dioscures est probablement une inadvertance (p. 27). Pour expliquer l'origine de certains dieux et symboles religieux pénétrés dans le culte de Jupiter de Dolichè, l'auteur fait des rapprochements avec le monde asiatique de l'époque préclassique. C'est le cas des Dioscures (p. 28 et suiv.) qu'il considère comme venus directement du panthéon hittite. Si l'on tient compte de l'époque de l'apparition du Dieu de Dolichè dans le monde romain, des liens qu'il y eut avec de nombreuses religions orientales, mais surtout des emprunts artistiques qu'il a faits au répertoire de ces cultes, point n'est besoin d'aller jusqu'en Asie Mineure. La communauté religieuse et artistique est remarquée aussi par M. K. (p. 309) et quant aux monuments, ils figurent, à côté du Dieu syrien, Sérapis, Isis, Apollon, Diane, Sol, Luna, Hercule, Sylvain, les Dioscures, Mithra, les Génies, Vénus, la Victoire, etc. Des indications succinctes nous sont données sur le temple dolichénique, sur le culte, le rite et le clergé (pp. 34—41). Le sanctuaire n'avait pas de plan spécifique, comme ce serait pour les *spaelea*. A remarquer sa construction dans le voisinage des mithrées et autres divinités orientales (p. 34). La colonne comme objet de culte ou emblème symbolique (p. 35), nous la rencontrons aussi dans le culte des Chevaliers danubiens.

La partie la plus riche et la plus importante est constituée par le *corpus* d'inscriptions et monuments sculpturaux (pp. 42—155). L'auteur a réussi à cataloguer un nombre de 297 pièces, tout en reconnaissant l'impossibilité de pouvoir les assembler toutes. Les commentaires et descriptions qui complètent la

présentation de certaines d'entre elles, sont très utiles. Nous ne comprenons pas pourquoi l'auteur n'a pas reproduit exactement d'après *CIL* nombre d'inscriptions qu'il résume en allemand. L'utilisation de ce recueil de matériaux a deux grands défauts : le manque d'un index et la pauvreté des illustrations. A cause de cela, une consultation rapide est rendue difficile. Il y a certains éléments du répertoire figuratif pour lesquels on ne peut pas donner une explication satisfaisante. M. K. devait, pour cela, recourir, dans une plus grande mesure, à des études comparatives avec d'autres monuments religieux, particulièrement avec les monuments mithriaques. Il convient aussi de reconnaître que leur interprétation souffre à cause de l'ignorance du mythe de Jupiter de Dolichè.

Lorsque nous voyons le buste de Jupiter de Dolichè s'élever d'une masse informe (de la roche?), il nous faut penser uniquement à une analogie avec *Mithras petrogenès* (pl. XVI, 25). La présence des taureaux autour de cet acte (pl. III, 5; IV, 6 et VI, 8, b) se rapporte à un épisode du mythe resté inconnu. Le Dieu ne porte pas sur le dos un *paludamentum* (pp. 23 et 27), mais cette étoffe est la chlamyde habituelle, flottant au vent, que nous trouvons chez de nombreuses divinités orientale ou équestres (Mithra, les Chevaliers danubiens, les Dioscures, le Chevalier thrace, etc.). Sur une pierre pavée de Aintab (mon. 2. p. 46), j'incline à voir devant le taureau, non pas une flamme ou un autel, mais bien un cyprès, coutumier aux 1^{res} présentations religieuses païennes. La localité de Myszków ne se trouve pas en Dacie, mais bien en Galicie (p. 53). Le répertoire établi pour la Dacie est incomplet, étant donné que l'auteur ne connaît pas les publications roumaines et n'a pas eu à sa portée les photos de nombre de monuments qui se trouvent encore inédits dans les musées roumains et magyars. Du reste, la présentation descriptive de la plupart des monuments a été faite par l'auteur sans qu'il ait vu les originaux, ce qui constitue un manque de contrôle inadmissible dans un pareil *corpus*. Il est regrettable qu'on n'ait pas donné une photo agrandie du mon. 119 qui, par le quadrigé solaire et son registre inférieur, est des plus intéressants (pl. VII, 11).

D. Tudor

MACREA, M. *Cumidava*, Sibiu 1943, 29 pp. et 1 planche hors-texte. Tirage à part d'*Anuarul Institutului de studii clasice*, Université de Cluj-Sibiu, IV (1941—1942), pp. 234—261.

L'importante étude de M. M. Macrea contribue à combler une des principales lacunes qui subsistent dans nos connaissances sur la province romaine de Dacie. Grâce aux fouilles, encore inédites, qu'il dirige depuis 1939 à Râșnov, près de Brașov, dans la plaine de Bârsa aux pieds des Bucegi et qu'une précieuse inscription vient de couronner, on peut se faire une idée plus claire de l'étendue, du caractère et de la durée de l'occupation romaine à l'intérieur du coude formé par la jonction des Carpates orientales et méridionales.

L'abondance, dans ce camp, de la céramique de tradition autochtone, parfaitement analogue à celle qui caractérise les stations de Costești et de Căpâlna dans la Transylvanie du Sud-Ouest, de Piscul Crăsanilor et de Tinosul en Valachie, de Poiana et — ajoutons-nous — de Calu, en Moldavie, prouve la présence d'un fort élément local, dace, mêlé aux troupes romaines. Mieux encore, l'inscription susmentionnée nous révèle le fait que ces troupes mêmes, du